

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

DÉPOTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux
Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

Les manuscrits et la correspondance doivent être adressés à

M. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Après lui... pour Lyon... ce n'était ni... d'introd...

Départements :

4 fr. par semestre

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Dans son audience de mardi dernier, la 4^e chambre de la Cour Impériale a rendu son arrêt sur l'appel interjeté par le sieur Buniazet, maître de l'hôtel des Deux-Chèvres.

Réformant la décision des premiers juges, la Cour, conformément aux conclusions de l'avocat-général Bérenger, a condamné M. Labaume à cinq cents francs de dommages-intérêts envers le sieur Buniazet, et a ordonné en outre l'insertion de son arrêt dans la *Marionnette*, le *Salut Public*, le *Progrès* et le *Courrier de Lyon*.

Notre prochain numéro contiendra donc le texte de l'arrêt en question.

Nous devons dire au public qu'il nous eût été facile d'éviter la condamnation dont nous venons de donner le résumé.

En effet, quelques jours avant mardi, le sieur Buniazet peu confiant, paraît-il, dans le succès de sa cause, nous fit proposer de se désister de son appel, à condition :

1^o Que nous insérerions une rectification, — à savoir probablement que l'hôtel des Deux-Chèvres ne loge que des princes du sang;

2^o Que nous payerions les honoraires de son avocat, (le chiffre indiqué était deux cents francs).

Nous avons refusé

1^o La rectification, parce qu'à notre sens elle n'était pas due;

2^o Le paiement de l'avocat, parce qu'à notre goût, M^e Lançon est impayable.

Et maintenant un mot à propos dudit M^e Lançon.

Nous savons d'une part que les droits de la défense sont inviolables, d'autre part que le compte-rendu des procès de presse est interdit par la loi.

Aussi ne ferons-nous aucune observation à l'endroit des violences oratoires de l'avocat du sieur Buniazet : violences que nous nous expliquons parfaitement par le désir d'exercer de petites représailles à propos de quelques malices publiées de temps à autre dans ce journal.

Il y a d'autant moins à s'arrêter aux intempérances de langage de M^e Lançon, que, de sa part, cela ne tire pas à conséquence.

MAIS, lorsque sortant de son rôle qui était de plaider pour le sieur Buniazet, — et de son sujet qui était le panégyrique de l'hôtel des Deux-Chèvres, — M^e Lançon est venu signaler aux rigueurs du parquet un numéro de la *Marionnette* COMPLÈTEMENT ÉTRANGER AU PROCÈS, — alors, sans violer le droit de la défense, ni faire de compte-rendu illicite, — il nous est permis de demander à M^e Lançon plusieurs fois nommé, s'il a l'intention de joindre à son titre d'avocat celui de dénonciateur.

C'est là un cumul dont, nous en sommes certains, pas un de ses confrères ne lui disputera la prérogative.

gosier : *Vive Ali-Biribi, père du peuple!* et on commandait aux poètes d'occasion des hymnes et des cantates.

Puis, au jour fixé, trente esclaves prenaient sur leurs épaules un immense palanquin contenant un salon magnifique, une salle à manger et ses dépendances, une chambre de repos garnie de coussins moelleux, — et Ali-Biribi partait suivi de ses officiers, de ses cuisiniers de ses médecins et de quelques hommes de plume.

A la première ville où s'arrêtait le calife, — le pacha arrivait en grande pompe lui tenir le discours suivant :

— Grand prince, je suis réellement impuissant à vous exprimer le bonheur de vos fidèles sujets, en vous voyant arriver au milieu d'eux, etc.

A la seconde ville, le discours changeait un peu :

— Grand prince, je suis réellement impuissant à vous exprimer le bonheur de vos fidèles sujets, en vous voyant arriver...

A la troisième ville, cela ne se ressemblait plus du tout : — Grand prince, je suis réellement impuissant à vous exprimer...

Puis tout le long de la route, c'étaient des ovations et des cris à réveiller un sourd : des hommes et des femmes arrivaient en habits de fête, ceux-là agitant leurs chapeaux, celles-ci apportant des fleurs.

De sorte qu'Ali-Biribi ne pouvait s'empêcher de penser :

— Combien ces gaillards sont heureux d'avoir un souverain tel que moi et un vizir tel que mon vizir Choc-Holla !

PARTIE OFFICIELLE

Circulaire Guignol.

 M^sieux les Journalistes,

Voulez-vous t'y permettre à un matru machureur de papelard, à un apprenti plumassier que ronchonnie d'être pas encore compagnon, un canezard que connaît s'lement à fond les z'harnais de son mequié, de vous refiler quelques gandoises à rapport de la manière que vous devez remonter vote longueur, piquer en peigne et faire marcher vote battant journalistique ? Pisque M^sieu Epinard n'a detrancanné sa scie-reculaire à ses sus-ordonnés, à tous les parfaits que sont cognés dans les appartements de la France pour pitrognier le bonheur du monde et agraffer de z'émoultions un peu chicardes, faut ben que je manigance aussi mon écrivasserie pour pas rester en darnier de politesses avé les menistres ; on sait pas ce qu'on peut devien dre.

A present que la soupe n'a z'été trempée par de marmitons un peu chenus, que les senateurs que sont les prud'hommes de la fabrique gouvernementable y ont taté, même ment que quèques uns trouvaient que le fricot n'était encore trop chaud, apparez vos pattes, amenez vos écuelles, remplissez vote basanne, arrosez vote corngolon,

D'un autre coté, les hommes de plume de la suite du calife, ne négligeaient rien pour donner un grand retentissement à toutes ces fêtes. — A chaque station, ils envoyaient à Bagdad des relations de voyage narrant l'enthousiasme des populations, rapportant les discours prononcés et répon dus, décrivant la couleur des oriflammes, le nombre de lampions, et donnant les détails les plus minutieux sur la personne du calife :

« Hier Ali-Biribi a changé son turban vert contre un turban jaune ; le soir il a peigné sa barbe. — Aujourd'hui le calife a daigné mettre la dent sur quelques dattes fraîches, après quoi, il s'est laissé aller au sommeil et a ronflé une grande heure. »

Et les gens simples se laissaient prendre à ces récits et tombaient en grande admiration devant la gloire du calife et se sentaient touchés jusqu'au fond du cœur, de l'affection que lui témoignaient ses sujets.

Mais aussi bien des hommes de sage conseil pensaient autrement et se disaient :

— Si au lieu de faire allumer des lampions sur sa route et de recevoir des discours en pleine figure, — le calife allait simplement se promener dans les villes et les campagnes, cherchant à voir les malheureux et à écouter les plaintes et les réclamations, — il verrait bien des infortunes et des abus qui lui feraient comprendre que tout n'est pas pour le mieux sous le règne du glorieux Ali-Biribi, et qu'après tout, Choc-Holla n'est pas le plus grand de tous les vizirs.

ROB-ROY.

FEUILLETON de la MARIONNETTE

CONTE ORIENTAL

Les voyages d'Ali-Biribi

Je vous ai raconté il y a quelques semaines l'histoire du Calife Ali-Biribi et de son grand vizir Choc-Holla.

Voici encore quelques particularités du règne de ce prince illustre.

De temps en temps Ali-Biribi, s'ennuyant au fond de son palais, prenait fantaisie d'aller visiter ses sujets, pensant leur causer grande liesse.

Aussitôt que ce projet était connu, le grand vizir Choc-Holla expédiait des messages à tous les pachas, demi-pachas et quarts de pacha, pour les prévenir de l'arrivée de leur souverain, les engageant à faire des préparatifs pour le recevoir dignement.

Alors chacun de se mettre à l'œuvre : on plantait des mats avec des oriflammes, on jetait du sable fin sur les routes, on pendait partout des verres de couleurs, on faisait brûler des parfums dans les rues, sur les places, on louait des mercenaires pour clamer à plein

avé toutes les gognandises qu'on y a fourré pour vous.

D'abord ceusses que vous ont debobiné que c'te boustifaille n'était censément la peste ou le choléra, respirait de fièvres typhoïques, de coliques, de poison, de z'amendes amères, sont de blagueurs, de z'artignols que n'ont de z'idées de vous faire tomber en bouze, et vous flanquer la favette.

Tout ça, c'est de frime, de z'histoires pour de rire que doivent pas sigroter vote coquelichon. Ayez pas peur, continuez de faire jicler les idées que se trafusent dans vote penseuse, fesez virer le rouet de vos bajafferies, lachez comme ça en imprimaison que gn'a un gone que n'a piqué une tête en Saône pace que sa colombe ly aboulait de miaillons qu'étaient pas t't'a-fait son portrait de ressemblance, une fenotte qu'a fiché son marmot dans les écommuns, une bâtisse que s'est depontelée, un toutou que n'a chiqué un gens-de-ville, se pensant que c'était le bocon, de maçons que n'ont débaroulé d'un toit, de filous que n'ont agraffé une montre, de chemins de fer qu'écramaillent quelques pifs, et celera, et celera.

Après vous ne débobinez de z'affaires de justice, de pendaisons, d'assassinements, d'emboconnements, Jacques Besson, Mame Lafarge, Lelièvre, Lacollonge, ce pauvre Lesurques, ou ben un M'sieu de Paris vous tramera un bon roman de z'aventures de galerien, comme Rocambole, ou encore vous manigancera la vie et la malice d'une tripotée de gones de la police, ça donnera de z'idées à vos porgénitures si y veulent chercher un état, y pourront se faire voleurs ou mouchards. C'est ben canant.

Si gn'a de place de vide dans vote journal, que sera pas plein, vous n'avez la Crevalessière avé ses curés guaris, l'Eau de Lob, tous les emboconnements des potringueurs, des merchands de santé, les mariages avé de z'indiscrétion absolue, les cavets que vendent leur fonds, les negociants que font clinquaille et fichent la marchandise par la tête, ceusses que purgent leurs hypotèques, et les autes que leurs jumelles n'ont quitté le nid conjugaux.

Et ben, velà vote journal ordi, pontelé, pinceté avé une façade sans crapauds ni arbalettes et une medée nette et sans bouchons.

Mais si vous ne vous sigrolez le coquelichon, si vous ne vous tarabustez la comprenette pour fourrer vote pif là ousque ça vous arragarde pas, si vous n'essuyez avé la manche de vote veste vos besicles, les cognez sus vote picou pour n'aider vos chassiss à reluquer ça que se passe dans les mécaniques à Jacquart de pots-en-tas si vous volez assavoir pourquoi que les monarcles n'ont tant de besoin de pecuniaux, nous ablagent de conturbations, pourquoi que des princes courrattent le monde, pourquoi que gn'a de z'indéputés que bagassent s'lement, oui, oui, et de z'autes, non, non, pourquoi que gn'a de mamis que se sansouillent tous les jours dans la bassouille du vice jusqu'à la cheville, la tête en bas, c'est pas de jeu.

Pisqu'on n'a z'éventé de mequiés insemblables, c'est ben que c'te machinante est necessaire, et pis que M'sieu chose est ministre, c'est ben pace que c'est un gone pas panosse et pas borniclasse. Ça va tout seulet, et c'est vous qu'êtes cancornes en plein de n'avoir de z'idées de bougrasser dans ces équevilles comme de chiffonniers. Si gn'a de fonsquionnaires que gagnent gros, c'est que faut trimmer dans leur état, y piaillent et ça donne soif, y se trimballet de ci, de là, ça leur ouvre le fanal et gn'a de besoin de bien leur remplir la bedaine; et pis, ça les fait suer et faut ben qu'y n'oyent de quoi n'acheter de flanelle de rechange.

C'est pour ça que faut pas fouinasser dans les z'harnais de c'te fabrique et pas fourgonner ce poêle avé le pique-feu de la journalisterie.

A l'incontraire, M'sieu Epinard n'a beaucoup

d'amiquié pour vous, y n'a bajaffé comme ça que les Autorités n'auront de bons rapports avé vous. Manquez pas de piquer de réverences et de salutations à tous ceusses que fichent la patte dans le grobon du budget. Faudra ressepeter les parfaits, les procureurs, les juges, les maires, les commissaires de police, les gardes-champêtres, les gendarmes et le reste. Ben sûr que pour ne pitrogner de bons rapports avé la presse, tous ces gens huppés ne vont se mettre en quatre, vous z'éviter à licher, chiquer avé eusses, danser de rigodons avé leurs dames; vous ne vous lantibardannerez dans leurs voitures, le cul sus de banquettes de soye ben rembourrées, faites pas la hobe, allez, soyez pas fiers, assepez ces magnières de politesse, s'lement quand vous flanquerez la patte dans letraquard conjugaux, faudra qu'y soyent de la noce; quand vote moitié vous lachera un mioche, envoyez-y des dragées, et quand vous crevognerez de votre fin finable, n'oubliez pas de les éviter à viendre baver avé de l'émution sus vote carcasse.

Velà, M'sieux, ça que pense, ça que bouliguait l'interrigence de

Vote honorable confrère,
GUIGNOL.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Le but du voyage du prince Incognito Napoléon n'est plus un mystère pour personne. Si S. A. s'est rendue à Vienne, c'est afin d'acheter une pipe d'écume, et Elle reviendra par Constantinople acheter du tabac pour bourrer ladite pipe.

— Nos correspondances secrètes nous annoncent que le *Moniteur* devant cesser d'être le journal officiel de l'Empire, la *Lanterne* de M. Rochefort, — bien connu aujourd'hui pour son bonapartisme, — héritera du privilège.

— De toutes parts les récoltes ont le plus brillant aspect : les blés, la vigne feront merveille cette année. Avec les espérances que donne le raisin, nul doute que les pots de vin ne manqueront pas.

— Le congrès de la paix qui s'est réuni l'an passé à Genève, siégera cette année à Berne. A défaut de Garibaldi, les gens bien informés affirment qu'on en a offert la présidence à un avocat bien connu de notre ville qui, sous le nom de *Galicus*, a produit grande sensation en Suisse.

— L'apparition de l'*Avenir Démocratique* a fait disparaître, dit-on, la rédaction entière du *Progrès*; on ne sait ce qu'elle est devenue. D'après les dernières nouvelles, elles serait rentrée en elle-même.

LE CHEVAL DE COURSE

Venge-toi, venge-nous, mon bon cheval! La piste Est ouverte. En avant! hurra!
L'âme de tout Français est profondément triste,
Ton triomphe la guérira!

N'est-ce pas, mon cheval, que tu sens la noblesse
Du rôle que tu vas jouer?

Le drame, qu'assombrit l'injure qui nous blesse,
C'est à toi de le dénouer!

La revanche fatale, en cette horrible guerre,
C'est de toi que nous l'attendons,
Nous qui, te dépouillant d'une graisse vulgaire,
Avons endurci tes tendons!

La jeunesse française est là qui te regarde,
Qui te suit du cœur et des yeux,
Et qui, dans ses paris, sur tes pieds fins hasarde
La fortune de ses aïeux!

Cheval, sois patriote et bon Français! Rehausse
La France qui de toi prit soin!
La France t'a nourri! La Bourgogne et la Beauce
T'ont donné leur paille et leur foin!

De la France, ta mère, ah! relève la gloire!
Nous la confions à tes pas.
Non, non, il ne faut plus de tache en notre histoire!
Cheval, n'en rougirais-tu pas?

Qu'ont nos pères à dire: « Hélas! cette jeunesse
A les reins mous, le cœur transi! »
Non! Si la France est morte il faut qu'elle renaisse!
Ah! nous sommes Chauvins aussi!

Le héros, dont longtemps ont triomphé les armes,
Ils en faisaient le Dieu nouveau!
Ils l'aimaient! et leurs yeux sont encor pleins des larmes
Qu'ils saignèrent à Waterloo!

Mais, quand Gladiateur vainquit, l'enthousiasme
N'enflamma-t-il pas notre cœur,
Et ne sommes-nous pas plongés dans le marasme
Depuis que The Earl est vainqueur?..

PIVONE.

COURSES DE LYON

Dimanche et Lundi 14 et 15 Juin

Rendez-vous au Grand-Camp.

RECLAMATION DE LA BRUYERE.

J'ai lieu de m'étonner que, dans la cause importante qui a été jugée entre Guignol et Tartuffe, mon témoignage n'ait pas été invoqué. Propriétaire pendant de longues années du champ sur lequel on vient de construire un mur qui en détruit toute la valeur, je pouvais mieux que personne fournir des lumières importantes au sujet de ce débat. Personne, on en convient, n'a tiré meilleur parti que moi de ce terrain: mes œuvres sont demeurées le modèle, la plus parfaite étude du cœur humain, on les considère comme un des plus heureux correctifs des vices, et l'on me reconnaît encore, dans les écoles et dans le monde, pour un moraliste plein de sens et de sagesse.

Or je puis affirmer que toute censure des travers de l'humanité devient impossible s'il n'est plus permis de les peindre sous des masques réels ou fictifs; c'est en vain que les penseurs ont attaqué le vice à l'aide des plus irrésistibles arguments de la philosophie, des plus hautes considérations de la dignité et de la raison humaine, on n'est parvenu à le combattre, à le rendre ridicule et odieux qu'en le personnifiant. Mais peut-on en faire aussi un personnage, lui donner une forme sans atteindre le type réel, le modèle existant de cette création imaginaire? Peut-on crayonner une caricature sans reproduire involontairement les traits d'un visage connu?

Orgon est un être vil qui pratique la friponnerie avec un rare succès. Obèse, la face épanouie et rubiconde, gai de propos, vif à la répartie, prompt à se rendre fami-

lier, brusque d'allures et de paroles, il joue habilement le rôle de bourru bienfaisant et sais capter la confiance de ses dupes. Confiez-lui un secret important vous êtes désormais son esclave, il sait vous faire comprendre par de délicates insinuations qu'il est votre maître et qu'il saura abuser de votre confiance si vous tentez d'échapper à sa domination.

Qu'un écaivain tente après cela de dévoiler les fourberies de ces Sbrigani en redingotte dont abonde votre temps, Orgon l'assignera devant les tribunaux et joindra aux bénéfices de ses friponneries, celui d'une sentence qui lui accordera, à titre de dommages-intérêts, le salaire de sa mauvaise réputation soldé en beaux écus comptant.

Tartanpion a parcouru tous les degrés des vices les plus honteux. N'ayant point d'autre science que celle de ses infamies, il n'a rien trouvé de mieux à faire que de vivre et de s'enrichir en se faisant moraliste. Il s'indignera, à cinq sous la ligne, contre la décadence de son siècle, il fustigera, dans un style grotesque, les mœurs de son époque, et pour suppléer au talent qui lui manque, il remplacera l'élévation des idées par la crudité des mots, l'insuffisance du fonds par la brutalité de la forme, la justesse de sa critique par la violence de ses attaques, et par la grossièreté de ses peintures outragera les mœurs sous prétexte de les défendre.

Un tel homme aura du succès, il paraîtra vrai parce qu'il criera bien fort, courageux parce qu'il attaquera tout... ce qui est sans défense: les institutions trop imparfaites pour lui, la société selon lui toute corrompue, l'autorité qui n'est pour lui, esprit dégagé de toutes chaînes morale, qu'une entrave aux aspirations de son âme vers un perfectionnement illimité. Et moi il ne me sera pas permis de montrer que ce n'est qu'un fanatique vulgaire abruti par les plus grossiers excès, que ce censeur austère de ses contemporains est le plus éhonté des hommes, que ce philosophe qui se voile la face devant l'immoralité de son siècle a réalisé dans sa courte carrière toutes les turpitudes, que ce sage qui se dit en quête de la perfection, s'avilit de plus en plus et s'enfoncé chaque jour plus profondément dans l'abîme de la dégradation.

Et tant d'autres fourbes de tous genres qu'il serait trop long de dépeindre, apôtres de morale, de sagesse, de science, de progrès, de liberté, de perfectionnement, pour qui toutes ces choses ne sont que des objets de trafic et qu'ils falsifient à l'envi pour en tirer de plus gros bénéfices.

Hommes du dix-neuvième siècle, vous êtes devenus si délicats que vous craignez jusqu'au contact insaisissable du regard et pour vous garantir des indiscretions et de la curiosité vous en êtes venu au point de créer des lois protectrices de l'Hypocrisie. Allez, vous croyez avoir abrité votre vie intime et vous n'avez fait que donner des primes aux marchands qui ont enrichi le temple et mis au pillage le sanctuaire où l'on adorait naguère avec un respect silencieux les grands principes sur lesquels reposent la liberté, la morale et la dignité humaine.

LA BRUYÈRE.

CASCATELLES

On avait offert tout d'abord, dit-on, au nouveau préfet du Lot la préfecture du Lot-et-Garonne, mais M. Paulin Limayrac trouvant, paraît-il, qu'Agén était une résidence trop triste, a préféré être envoyé à Cahors.

L'ex-rédacteur en chef du Constitutionnel s'en sera très probablement rapporté à ce proverbe tant de fois cité: « Là où il y a de l'Agén il n'y a pas de plaisir. »

A propos du Constitutionnel, il paraît qu'un de ses principaux rédacteurs ayant essayé de prouver, dans un article tout récent que le maréchal Niel avait parfaitement raison de ne point vouloir, dans les circonstances actuelles, laisser rogner d'un centime le budget de la guerre, — on n'appelle plus depuis ce jour là, la feuille semi-officielle que le Constitution-niel.

— A quoi attribuez-vous le prodigieux avancement de X...? — A sa femme, — qui a fait ce qu'aucun — ne autre, je crois ne serait capable de faire.

Néro, « le meilleur ami de l'Empereur » comme dit l'Eten-dard, est mort.

C'était un chien de race qui laisse, dit-on, une nombreuse lignée.

Un de ces mauvais plaisants qui ne respectent rien, disait hier devant moi: — Voilà une nouvelle dynastie canine fondée; on l'appellera: — la race des Néroviniens.

Horrible! horrible!

Un habitant de Die, fêté par un Lyonnais, ces derniers jours, fut, dans le but de lui procurer un moment de distraction, présenté dans une société de Tir à l'Arc.

L'invité au lieu d'être flatté de cette attention, répondit: Oh! il y a longtemps qu'on connaît l'Arc à Die.

Une société chorale fière de son nom et qui doit maintenir sa réputation, c'est la chorale du Chambon.

Un étranger à Paris à qui on désignait en passant tel ou tel ministère, — Ceci est le Ministère de la Guerre, voici la Cour des comptes. — Ah! fait l'étranger, peut-on voir aussi les comptes de la Cour?

S. TRABAN.

UN DÉSASTRE

Il ne manquait aux courses du bois de Boulogne, où les Anglais nous ont vaincus — ce dont mon patriotisme s'est peu ému — que la présence de Mlle Isabelle, la même qui joue les duègnes parmi les bouquetières, écrasée par la foudre à ce qu'on assure, et M. Lunel écrasé par la chute de deux millions trois cent mille francs.

En d'autres termes, ce sportman financier a levé le pied et, après avoir laissé sur le turf de la Bourse le petit déficit ci-dessus, s'est empressé d'aller chercher sous d'autres cieux un abri tutélaire et le repos bien mérité de ses nombreux travaux — pas forcés.

C'était un rude gaillard, ce Lunel, qui n'allait pas de main morte, savez-vous: il avait, paraît-il, vendu la bagatelle de sept millions de rente 3%; or, savez-vous ce que représente en chiffres connus cette légère somme? Moins que rien, un capital de cent soixante millions environ. Ainsi, voilà un particulier qui avait eu l'habileté de faire faire par des agents, pour son compte, un tripotage de cent soixante millions de francs! C'est tout uniment fabuleux, et je ne sais vraiment ce qu'il faut admirer le plus du toupet de cet escroc, ou de la bêtise de ceux qui se sont compromis avec lui. Ceux-ci, je ne les plains pas; au contraire, je suis même désolé que des catastrophes de ce calibre ne soient pas plus fréquentes pour servir de leçon à tous les gens se rendant, par leur office, complices des agiotages sans nom qui souillent « cette belle France, la terre des braves », a dit l'autre.

Quant à cet éhonté faiseur de dupes dont les opérations auraient pu, différemment conduites, amener des ruines sans nombre, ébranler le crédit, assommer les fonds publics, je m'étonne seulement qu'il ait disparu du boulevard, puisqu'il est couvert par la loi sur le jeu

et légalement ne doit rien à personne. Bah! il est allé épuiser sa veine à la roulette et reviendra bien un jour vendre ou acheter encore quelques millions de rentes ou pas mal de milliers de Comptoirs ou de Crédits quelconques.

— ESAÛ.

A TRAVERS LA SEMAINE

J'ai vu à la vitrine d'un libraire un ouvrage de Mme Olympe Audouard, intitulé: l'Homme de quarante ans.

Il y a quelques années, cette même dame avait publié un volume sous le titre: Comment aiment les hommes?

Il est à craindre qu'en multipliant trop ses études sur le sexe fort, Mme Olympe Audouard n'arrive à compromettre sérieusement sa réputation.

Personne, en effet, ne croira que cette femme auteur ait pu collectionner une certaine quantité d'observations sur notre compte, — sans avoir... comment dirai-je? sans avoir pratiqué un peu.

Vous voyez le danger: pour peu que Mme Audouard (Olympe) écrive encore deux ou trois volumes sur l'homme de vingt, de vingt-cinq et de trente ans, — on en viendra naturellement à se dire: — Ah ça, elle a en donc connu des bataillons?

Apparition à Lyon d'un nouvel organe politique intitulé: l'Avenir Démocratique.

Devise: Liberté, Egalité, Fraternité.

Rédacteurs: Médecins, Avocats, Négociants.

Programme: Lisez le numéro-spécimen; le journal ne coûte que dix centimes, et par conséquent perdra de l'argent.

Longue vie à l'Avenir démocratique!

Cette semaine, les badauds suivaient par les rues de notre ville une demi-douzaine d'individus à bottes molles éculées, à figure sale et à longs cheveux huileux.

Ces gens-là sont des Hongrois.

Vu leur apparence minable, — il y a lieu de penser qu'ils ont été envoyés par leurs compatriotes comme spécimen du dénuement dans lequel se trouve leur pays, — afin que cette exhibition engageât les âmes charitables à souscrire à l'Emprunt hongrois.

LE CLYSO-FLUTO-POMPE

Qui de vous, chers lecteurs, n'a pas apprécié les effets de cet instrument à double détente qu'on nomme le Clysso — par respect pour les mœurs.

Donc, nous sommes presque en pays de connaissance, et ce que j'ai à vous dire postérieurement, ne nous étonnera pas, j'en suis persuadé.

Or, un industriel de la blonde Germanie vient de perfectionner cet outil indispensable au ménage; son procédé est simple, quoique le résultat soit... bavif!

Figurez-vous que ce fils du pays des orgues et la choncroute, vient d'appliquer la musique à cet instrument à vent.

Eh! mon Dieu oui, il a trouvé le moyen de flatter plusieurs sens à la fois; avez-vous besoin de vous ingérer un rafraîchissement quelconque, vous montez la machine

avec une clef... de do, et aussitôt elle joue un air varié jusqu'à complète absorption.

Eh bien, là, franchement, j'applaudis des deux mains qui me restent, à cette invention laxative qui manquait encore au bonheur de l'humanité.

On nous a tant fait absorber, jusqu'à ce jour, de musique par les oreilles, qu'il fallait bien trouver un autre... organe pour nous l'administrer.

Quand vous irez trouver votre médecin pour un accès de goutte, il vous donnera un adoucissement ainsi conçu :

« Le matin, à jeun, un demi-litre bouillon de veau à prendre... sur l'air du roi Dagobert. — Si l'effet n'est pas prompt, renouveler une heure après, avec une infusion du Barbier. »

Ce sera, ou je ne m'y connais pas, de la musique en chambre. Et voyez quel parti un docteur intelligent pourra tirer de ce nouveau procédé à percussion :

Il consultera nécessairement le goût de son malade ; si celui-ci lui dit qu'il préfère la Muette, il lui répondra aussitôt : asseyez-vous dessus.

Pour chaque espèce de maladie, on changera d'air — afin qu'il ne devienne pas méphitique : — contre le spleen, on emploiera la femme à barbe ou autre sapeur ; pour guérir les cors aux pieds, il suffira du Pied qui r'mue.

C'est vraiment prodigieux, et je m'étonne, à une foule de degrés, que monsieur Leverrier, qui a découvert tant de choses, n'ait pas songé à celle-là.

Il faudrait faire attention, par exemple, de ne pas donner à une jeune fille un instrument qui lui joue le *Chapeau de la Marguerite*... un mauvais ton.

Mais ceci est peu à craindre, car on en fera de toutes sortes, depuis celui qui sifflera la *Rifla*, jusqu'au Clysos qui dira des cantiques... à l'usage des couvents.

Vous verrez qu'avant peu cette admirable invention fera le tour du monde ; — comme le docteur Livingstone — ces précieux outils remplaceront avantageusement les pianos et autres serinettes.

Et quand on invitera une jeune personne à une soirée, on n'oubliera pas de lui dire : portez donc votre instrument.

Quant à moi, ce perfectionnement me plaît si fort, que je voudrais le voir appliquer aux pompes à incendie et... aux pompes funèbres — pour rire !

MÉNIPPE.

Réveries d'un canut sans ouvrage.

Le général Trochu qui a contribué à plusieurs prises, vient d'assister à celle d'habit de sa nièce.

Une chose curieuse, c'est qu'un homme qui entre en religion prend la robe, tandis qu'une femme qui entre au couvent prend l'habit.

J'aimerais mille fois mieux être sujet à de petites indispositions que d'être sujet à caution.

La langue la plus propre est celle qui se parle en Russie, cette langue slave ; malgré cette qualité, M. Pelletan demande l'abolition de la chaire qui l'enseigne.

M. Latour-Dumoulin a été très ému en parlant au Corps Législatif, et a mis sa main... dans la poche de son pantalon. Ce que c'est que d'avoir le cœur bien placé.

M. Ollivier a accusé M. Rouher d'être un ministre de parade, voulait-il prétendre que notre Chambre des Députés est une foire ?

Un grand goguant de mes amis me disait qu'il n'était pas étonnant que l'Homme de la Roche ne sût pas battre la caisse, puisqu'il était en Bourgneuf.

Jérôme Accoca.

THÉÂTRES

Célestins. — Allons tant mieux, les Lyonnais ont secoué leur apathie touchant les débuts des Célestins ; le public s'est réveillé et finissant par comprendre que sa présence est nécessaire à l'ouverture de la saison, paraît décidé à user de ses droits pour l'admission ou le refus des sujets présentés par M. D'Herblay. C'est de bon augure, et soyez certains que ce souci de la bonne composition de notre troupe dramatique aura une heureuse influence pour stimuler le zèle et de la Direction et de ses artistes.

Au reste, on ne languit pas, les rentrées et les débuts vont bon train ; nul doute qu'avant la fin de ce mois, tout sera fini, ce qui n'en vaudra que mieux pour tout le monde, car plus tôt nous serons débarrassés de cette petite cérémonie, plus tôt on reprendra la marche habituelle du répertoire.

Jusqu'à présent, M. C. Théry est le seul qui ait eu à se plaindre des rigueurs de ses juges, la seule victime offerte en holocauste au dieu sifflet. Je compte qu'il y en aura d'autres. En revanche, on s'est montré bon prince pour certains, méritant autant que ce troisième rôle d'être sacrifiés : je veux parler de Mlle Meyer, admise vraiment par surprise, dont nous devons encore supporter douze mois la remarquable nullité et l'absence complète de talent. Je veux parler aussi de M. Chevalier qu'on n'aurait jamais dû accepter comme premier amoureux ; M. Chevalier était bien, bien juste convenable pour un deuxième ou troisième amoureux, des quatrièmes au besoin, mais comme premier, il est tout-à-fait insuffisant.

MM. Bondois, Harville, Train, Seiglet, Luco, Martin ont été admis sans opposition et le méritaient. Ces Messieurs sont des artistes consciencieux, généralement estimés ; deux d'entre eux surtout, MM. Train et Luco, ont fait de notables progrès depuis qu'ils appartiennent à notre scène. M. Laly a été reçu aussi ; de plus, on l'a inondé de fleurs. Je voudrais bien savoir qui a dépouillé les parterres à cette intention ? J'ai très souvent rendu justice à M. Laly qui a de la valeur, auquel on peut cependant reprocher de sortir de son emploi et de manquer parfois de tenue et de distinction ; mais pour sa dignité et dans son intérêt, il devrait engager ses admirateurs et ses admiratrices à ménager leur enthousiasme : ces bouquets dont on l'accable sont d'un effet complètement ridicule.

Par exemple, je n'ai pas compris les sifflets nombreux qui ont protesté contre l'admission de M. Belliard ; notre premier comique a constamment fait preuve de bonne volonté et de grandes qualités dans toutes ses créations, et le rôle de *Gringoire* notamment, dans lequel il accomplissait sa rentrée, a été interprété par lui d'une façon très-remarquable.

Mesdames Abit, D'Herblay, Smith, Jeanne, Maurel, Ballauri et Michon ont passé sans encombre. Là encore il y a justice, sauf peut-être pour Mlle Jeanne, soubrette Déjazet, laquelle, il faut bien le dire, ne s'est jamais élevée au-dessus d'une médiocrité ruolzée. Mlles Meyronnet et Clarisse, ne méritant peut-être pas cet excès d'indignité, ont eu à subir une opposition des plus vigoureuses ; il est fort probable que sans l'appui de la claqué, elles eussent échoué.

Au demeurant cette dernière a été cette année l'objet des soins tout particuliers de la direction ; à de certains jours, aux représentations de drame, par exemple, elle est renforcée d'une manière vraiment indécente, contre laquelle il est indispensable de protester énergiquement : c'est étourdissant, ahurissant, revoltant. Il faut que M. D'Herblay se méfie singulièrement de ses artistes pour les faire appuyer, soutenir avec tant d'ardeur. Dans le courant de la campagne, ayez une claqué pour chauffer un peu une salle et ramasser quelques applaudissements, si vous voulez, mais pour des débuts, ayez plus de res-

pect du public et n'encombrez pas votre théâtre de romains dans le but de faire accepter tel acteur qu'il vous plaira, au mépris des droits et de la volonté de ceux qui payent pour assister à vos représentations. Les débuts deviennent ainsi tout bonnement une moquerie et une mauvaise farce.

Aucun des nouveaux venus n'a fait encore trois débuts, mais autant qu'on peut en juger pour le moment, — sauf M. Ménéhant, connu des lyonnais et dont l'admission est bien probable, les autres ne sont pas à la hauteur de leur emploi. M. Montbazon, grand premier rôle, est jeune, a une belle prestance, un organe sonore, mais son geste manque d'ampleur, son jeu est faux, sa prononciation détestable. M. Lafaye, remplaçant M. Homerville, comme financier comique marqué vise trop à l'effet comique et n'atteint pas son but ; il n'est pas drôle du tout. Mlle Rénée d'Abzac, première amoureuse, n'a aucune des qualités de son rôle, son jeu froid est complètement nul ; elle ne possède qu'une connaissance très vague de la scène et n'a fait montre d'aucun talent ; ce serait une première amoureuse comme Mlle Meyer est une jeune coquette, jugez un peu. J'ignore si du haut de leur demeure dernière, les d'Abzac ses aïeux sont contents d'elle, pour moi, je ne le suis pas du tout.

Reste Mme Dalloca, qui s'est trouvée juste à point libre d'engagement, — quel heureux hasard, — au moment où l'artiste engagée pour les grandes coquettes ne pouvait venir. Et bien, nous avons goûté Mme Dalloca pendant toute une saison et c'est plus que suffisant pour la juger ce que elle vaut : j'espère que le public ne ratifiera pas le choix de la direction et que la claqué dont je parie que la salle des Célestins sera remplie le jour de sa rentrée, n'aura pas le pouvoir de la faire admettre. Seulement la bataille sera chaude.

En finissant, me sera-t-il permis de demander pourquoi MM. L. Didier, 2^e amoureux, Benoit, propriétaire d'un nez si majestueux, MMlles Alix, coquette et Anna May, seconde amoureuse, ont joué sans débuts. Je me figurais que les possesseurs de ces rôles, quoique secondaires, devaient être aussi soumis au suffrage universel. Si non, qu'on le dise ; si oui, faites-les débiter comme les autres.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

D. R. — Ce serait une duperie, laissons-les trépigner dans leur rage.

P. B. — Nous n'avons rien compris à vos papiers de justice. **Elic Dure.** — Vos sonnets ont mauvais son.

A. J. — Frère Jacques a carte blanche, nous le laissons libre d'apprécier comme il le veut.

Bil, voyageur de commerce. — Nous compatissons à vos peines mais vous nous faites l'effet de regarder tout cela avec une loupe.

Jules P. — Cela aurait trop peu d'intérêt pour les lecteurs. **J. B. à Grenoble.** — C'est joli, mais pas dans nos cordes.

Mat. — Votre mésaventure est arrivée à d'autres ; il y a beaucoup à dire, votre note servira de base à un article spécial.

Madame A. P. — Nous vous remercions de vos témoignages d'amitié et nous serions très-heureux que le peu que nous lions produisit de bons résultats.

Croquignole — Beaucoup comme toi ont trouvé la chose mauvaise et avec certains le silence est d'or. Ceux-ci ne valent pas une pichenette.

J. — Je connais plus d'un agent-voyer qui ferait risette à la Marionnette si elle faisait ce que tu demandes, et vraiment la trique aurait beau jeu. — Les doigts me font mal depuis quelques jours, laissons cicatrizer la plaie.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.